

L'USINE GALERIE

40 rue du Doyenné · B-1180 Bruxelles

Arié Mandelbaum

Die Umwelt
Nuit et Jour

(25/01 - 15/03/2009)

La lumière du projecteur balayait l'espace à un rythme régulier et jamais démenti. Elle provenait probablement d'un poste d'observation surplombant quelque chantier en cours dans les environs: et elle était assez puissante pour traverser les murs et pénétrer dans l'atelier.

Les tableaux d'Arié Mandelbaum, alignés et éclairés l'un après l'autre par cette lumière rasante, étaient d'abord demeurés dans l'ombre, de peur d'être soumis à une sorte d'inquisition. Puis, ayant remarqué que le redoutable faisceau, à chacun de ses passages, diminuait progressivement d'intensité à leur approche, comme s'il voulait les ménager, ils se radoucirent. Alors, ils commencèrent à livrer d'eux des détails, à montrer des formes et des traits qui, tour à tour, semblaient se détacher un moment de la toile, avant d'y être à nouveau aspirés. Tout au long de la nuit, dans le silence de l'atelier seulement rompu par un filet de musique émanant d'une radio, les toiles d'Arié se prêtèrent sans réticence à un examen poussé et dans les règles.

On pouvait distinguer une transposition de ces affreux clichés pris à Abou Graïb, où un amas de détenus regroupés en rond comme dans un cercle de l'enfer sont menacés par des chiens que des *marines* hilares tiennent à peine en laisse ; ailleurs, un fragment inspiré de Grünewald suggère une expérience mystique ; sur une autre toile, on distingue le cheval blanc d'un

Ouvert jeudi - samedi de 14 h à 18h, dimanche de 16 h à 18h ou sur rendez-vous

film d'Eisenstein, abattu au milieu d'un pont et qui s'élève à la verticale tandis que les deux parties de l'ouvrage s'écartent, retenu au dessus du vide par le poids de la calèche qu'il traînait de son vivant ; ailleurs, des traits stylisés sans doute aperçus sur un tatouage ; et la représentation du souvenir d'une performance où une artiste s'exposait au feu et aux morsures des flammes, avant de se coucher sur un lit de glace. Tout cela - pistes et amorces de travail - s'intégrait au thème de toujours du peintre : le corps, la douleur, la souffrance, "l'expulsion du Paradis", le monde perdu représenté par une variation sur le thème de la barque. Dans ses grands formats, Arié avait aussi créé des blancs, espaces de vie échappant encore à la saturation et à l'épuisement de l'humain et de ses néfastes visées.

Quand l'aube pointa, le mouvement oscillant du projecteur se ralentit, et sa lumière faiblit puis s'éteignit définitivement. Les tableaux reprirent leurs contours et leurs volumes habituels, sans qu'aucun de leurs éléments n'en soit plus isolé et comme agrandi sous l'effet du terrible halo. Pourtant, toute cette nuit, la ligne de départage entre l'apparition et la disparition, où le peintre dispose ses figures, n'avait jamais perdu son caractère ténu. Toujours, cette zone d'incertitude et proche du basculement où, dans ses tableaux, les personnages paraissent s'estomper doucement ou émerger à peine avait été maintenue. C'est qu'elle exprimait la tension qui agit dans les tableaux d'Arié Mandelbaum : entre la permanente volonté de la mémoire qui proclame ses droits face à l'indicible - *plus jamais ça !* - et la cruauté de ces mots adressés à son journal par l'auteur des premières images des camps de la mort libérés, en 1945:

Believe it.

It is true.

Yves Wellens, novembre 2008